

Avant Platon, la doctrine hindoue distinguait deux principes universels : Purusha (Essence) et Prakriti (Substance). Jung a vu dans les Idées de Platon les «images primitives» qui servent de canevas au comportement humain. Il s'est écarté de Freud qui voyait dans les pulsions psychologiques des manifestations de la «libido»<sup>(8)</sup>, et d'Alfred Adler pour qui elles étaient des manifestations du «besoin de puissance».

De son côté, Bennabi a à cœur d'opérer une distinction entre l'idée pure, l'archétype au sens platonicien, et l'idée intégrée, c'est-à-dire transformée en canevas mental de notre conduite sur laquelle il veut appeler l'attention et nous donne un exemple : «L'islam est à l'origine une certaine idée contenue et révélée par le Coran à l'état pur ou, si l'on veut, à l'état d'archétype. Dans cet état, il été incarné par le Prophète et ses compagnons. Mais qui ne voit la différence entre l'islam d'un Omar et celui d'un de nos contemporains ? Sans doute l'islam, dans son essence, c'est-à-dire en tant qu'archétype, est-il demeuré le même. Mais son intégration à un système social soumis aux circonstances de l'histoire et aux facteurs d'évolution l'a transformé peu à peu et d'une génération à l'autre. L'idée intégrée diffère donc de son archétype, c'est-à-dire de l'idée pure. Cela veut dire qu'un archétype garde sa valeur en tant qu'idée pure, mais il engendre des idées intégrées qui subissent les transformations de l'histoire. Ces transformations sont en fait des transformations de notre attitude à l'égard de l'archétype, de notre manière de comprendre et d'interpréter une certaine idée... Le canevas de toute activité sociale c'est l'idée, non pas à l'état pur, mais à l'état intégré, c'est-à-dire telle que nous la comprenons, l'interprétons et l'assimilons à notre comportement»<sup>(9)</sup> (le «PISM»-1960).

La vision platonicienne a été reformulée en langage moderne par le prix Nobel américain Jonas Salk qui distingue dans l'individu un dualisme qu'il appelle l'«être» et l'«ego», le premier exprimant ce que l'homme porte à la naissance, et le second les influences et les expériences qu'il subit. L'Être correspond à l'essence dans le sens entendu par Platon. Salk écrit : «L'essence contient les modèles virtuels de comportement... Elle a une réalité même si on ne peut pas définir sa structure et sa composition chimique... Si l'essence est analogue au code génétique, l'égo est analogue au système somatique dans ses relations avec le système génétique. On perçoit donc la relation entre l'essence et l'ego comme similaire à celle qui existe entre les systèmes génétique et somatique... Puisque le système génétique (génotype) contient le programme des possibilités de l'organisme et le système somatique (phénotype) les structures et mécanismes nécessaires à son expression, on peut dire que l'essence contient et évoque son programme et que l'égo offre les moyens nécessaires à son expression. Donc, le système somatique dépend du système génétique et réciproquement.»<sup>(10)</sup>

Pour comprendre la psychologie des individus, Jung recourt à l'histoire car les comportements humains ne sont pas justiciables du seul psychisme individuel, mais procèdent pour une large part de phénomènes supra-personnels. Chrétien convaincu, fils de pasteur, sa psychologie

est une étude de l'homme à travers deux prismes superposés : la psychiatrie et l'histoire. C'est par cette voie, c'est-à-dire en cherchant à établir l'interaction de la morphologie de l'histoire et des attitudes qui dominent la psychologie humaine face aux événements que Jung est parvenu à la découverte de l'«inconscient collectif» qui confère aux communautés leur cohésion et leurs traits communs et que les individus héritent et transmettent à leur tour. L'idée qui a fourni une réponse à la quête philosophique est intériorisée au fil du temps par les hommes. Elle devient un archétype qui va assurer la fonction de serveur de motivations à l'action. Pour Bennabi, toute activité humaine est soumise à deux conditions : un comment et un pourquoi : «On n'agit pas n'importe comment, sous peine de rendre une tâche impossible. On n'agit pas sans raison, sous peine d'entreprendre une tâche

***C'est une société à l'âge de la chose. Dans cette communauté, le monde des personnes se réduit à la tribu ; l'univers-idées est quant à lui limité aux Mo'allaqat, ces poèmes épiques qui formaient le patrimoine culturel des Arabes d'alors. Cette image figée dure des siècles quand, soudain, une idée surgit dans une grotte, Ghar Hira, où un homme, Mohammad, a pris l'habitude de se retirer à certaines périodes de l'année (au mois de Ramadhan) pour méditer. C'est la révélation du premier verset coranique («Lis au nom de Dieu...») adressé à un illettré bouleversé à qui il va bientôt être ordonné de porter la révélation à son peuple.***

absurde. L'action ne peut donc se déterminer en dehors d'un schéma qui implique, en même temps que ses termes visibles (l'homme et son outil), un élément idéal représentant ses motivations et ses modalités opératoires» (*Perspectives algériennes*, 1964).

C'est le postulat de base dont il déduit une première conséquence : les facteurs d'action appartiennent à trois catégories : celle des choses, celle des personnes et celle des idées. Ces trois facteurs forment en eux-mêmes trois univers qu'on retrouve aussi bien dans le développement de la vie humaine que dans l'évolution des sociétés. C'est ce qu'il appelle les trois âges d'un enfant ou d'une société : l'âge où l'on accède au monde des choses, l'âge où l'on accède au monde des personnes et l'âge où l'on accède au monde des idées. Il écrit : «Dans son processus d'insertion sociale, l'enfant passe effectivement par trois phases : le monde des choses qu'il rencontre à sa naissance (le biberon, la sucette, les objets qu'il porte instinctivement à sa bouche), le monde des personnes qu'il découvre sous la forme du visage de sa mère, de son père, de ses frères et sœurs, puis le monde des idées auquel il accède avec l'école et la rue.»

Ce processus est à la fois biologique et psychologique, explique Bennabi, la découverte des choses se fait par leur possession, la liaison est nutritive ; la découverte du monde des personnes se fait à mesure que l'enfant noue avec lui des relations affectives puis sociales ; à l'âge de sept-huit ans, il s'engage enfin dans le monde des idées et s'intègre pro-

gressivement à l'univers culturel auquel il appartient. Tant que l'enfant ou la société n'a pas atteint le troisième stade, il est difficile à l'un comme à l'autre de former ses jugements de façon autonome, en les déduisant directement d'une situation donnée.

Des similitudes existent, pense-t-il, entre le développement mental de l'individu et le développement psychosociologique de la société qui passe elle aussi par trois phases. Pour illustrer cette similitude, il prend l'exemple de la société arabe avant l'islam : à l'origine, c'était une petite communauté vivant dans un univers culturel où les croyances étaient centrées sur des choses inanimées, les idoles de la «djahiliya». C'est une société à l'âge de la chose. Dans cette communauté, le monde des personnes se réduit à la tribu ; l'univers-idées est quant à lui limité aux Mo'allaqat<sup>(11)</sup>, ces poèmes épiques qui formaient

le patrimoine culturel des Arabes d'alors. Cette image figée dure des siècles quand, soudain, une idée surgit dans une grotte, Ghar Hira, où un homme, Mohammad, a pris l'habitude de se retirer à certaines périodes de l'année (au mois de Ramadhan) pour méditer. C'est la révélation du premier verset coranique («Lis au nom de Dieu...») adressé à un illettré bouleversé à qui il va bientôt être ordonné de porter la révélation à son peuple.

Une société nouvelle va en quelques années se constituer autour de ce message et une nouvelle étape de l'histoire commencer. La société primitive arabe sort de ses limites tribales et structure peu à peu son monde des personnes autour de l'idée islamique. Une civilisation naît. Trente ans après, elle prenait pied sur les trois continents connus de l'époque.

L'histoire humaine n'est que le produit de l'action concertée du monde des personnes, du monde des idées et du monde des choses auxquels il faut ajouter un quatrième facteur auquel Bennabi a consacré un livre entier *Naissance d'une société : le réseau des relations sociales* où il écrit : «L'unité de cette action est nécessaire ainsi que son harmonie avec une certaine finalité qui se concrétise sous forme de civilisation. Et cette condition impose, comme conséquence logique, l'existence d'une quatrième catégorie constituée par un réseau de liaisons sociales nécessaires... Une société n'est pas une simple quantité d'individus, mais leur association dans un certain dessein en vue d'assumer une certaine fonction par rapport à une certaine finalité. Son action n'est pas une simple coïncidence des personnes, des

idées et des choses qui la constituent, mais une certaine composition de ces trois catégories sociales de manière que leur composante représente, en direction et en intensité, la transformation ou, comme on dit, l'évolution de cette société.»

Bennabi s'est manifestement inspiré de Toynbee pour qui «une société est le produit des relations entre individus. Celles-ci proviennent de la coïncidence de leurs champs d'action individuels. Cette coïncidence permet la jonction de tous ces champs particuliers en un terrain commun que nous appelons «société»... La société est le réseau complet des relations entre les êtres humains. Les composantes de la société ne sont pas par conséquent les êtres humains, mais les relations qui existent entre eux.»<sup>(12)</sup>

C'est dans *Le problème de la culture* que Bennabi a mis pour la première fois en valeur les trois catégories dont il a subordonné l'opérationnalité à la liaison personnelle que les hommes peuvent établir avec elles. Il donne un exemple : «La pomme de Newton ne s'est pas transformée inconditionnellement en théorie de la gravitation universelle et les «jeux d'eau de la villa d'Este» n'auraient pas inspiré une des plus belles compositions musicales de l'époque romantique... Pour faire une synthèse des éléments culturels, il faut établir la liaison nécessaire entre l'individu et les quatre univers qu'on vient d'énumérer.» Cette liaison se réalise grâce à l'éthique.

Dans le même livre, il confirme que «la valeur culturelle des idées et des choses dépend de la nature de leur liaison avec l'individu. Au lieu de manger la pomme, Newton l'a interrogée parce qu'il avait avec le monde des choses une liaison toute différente de celle qu'avait son ancêtre du XI<sup>e</sup> siècle».

Dans le même ordre d'idées, il note dans *Naissance d'une société* : «Une société n'est pas riche par la quantité de «choses» qu'elle possède mais par la somme de ses «idées».» C'est ce qu'il appelle la richesse sociale. Mais celle-ci est insuffisante à elle seule : «L'efficacité des idées est sous la dépendance du réseau des liaisons sociales. L'action concertée des personnes, des idées et des choses n'est concevable qu'avec les liaisons nécessaires. Et elle est d'autant plus efficace que le réseau de ces liaisons est plus serré.»

Ainsi, la relation des idées avec l'action est de trois ordres : d'ordre éthique par rapport au monde des personnes, d'ordre logique par rapport à l'univers-idées et d'ordre technique par rapport au monde des choses. Elles exercent leur influence sur les hommes en fonction de leur degré de motivation. Plus une idée tend vers le sacré, plus elle stimule l'homme : «Le pouvoir des idées, en degré de transformation et en durée, dépend de l'origine sacrale ou temporelle de l'univers culturel qui a pris naissance dans la nouvelle société. En fait, un univers purement temporel n'existe pas à l'origine parce qu'il ne peut pas fournir de motivations assez puissantes pour soutenir les premiers pas d'une société naissante... Un ordre naissant cherchera toujours appui sur des valeurs sacrées...» (le «PISM»).

**Dimanche prochain : PENSÉE DE MALEK BENNABI : 31) Idées authentiques et idées efficaces**

1) Cf. *La personnalité de base : un concept sociologique*, Ed. PUF, Paris 1972.

2) O. Spengler, *Le déclin de l'Occident* T.1, traduit de l'allemand par Mohand Tazerout.

3) Cf. *Le sacré et le profane*, Ed. Gallimard, Paris 1965.

4) *Aspects du mythe*.

5) Cf. *Mythes, rêves et mystères*, Ed. Gallimard, Paris 1972.

6) Cf. *La raison dans l'histoire*.

7) Bennabi utilise pour la première fois cette notion dans *Le phénomène coranique* (1947).

8) Il n'est pas inutile de savoir que Freud descendait d'une famille appartenant à une branche initiatique du judaïsme, le hassidisme, mouvement mystique apparu au XVIII<sup>e</sup> siècle à l'instiga-

tion de Sabbataï Zevi. Celui-ci était regardé comme un messie venu restaurer les doctrines kabbalistiques. Finalement, il s'est converti à l'islam. Son héritier spirituel, Jacob Franck, porte l'attention sur les problèmes sexuels et professe que c'est de l'excès du péché que proviendra le salut. «Je suis venu débarrasser le monde de toutes les lois et règlements en vigueur jusqu'à présent», disait-il. D'un autre côté, un proche de Freud, Giza Back de Surany, témoigne que «Freud se disait toujours athée, mais il m'a parlé à plusieurs reprises d'un «super-conscient» par lequel l'homme communique avec le principe éternel. Il n'en a jamais parlé dans ses œuvres» (cité in *Connaître Freud* de Mariane Kohler, Ed. Walaffe, Paris 1968).

9) Bennabi a renoncé à reprendre dans la mouture finale du

«PISM» la notion d'idée intégrée qu'il a remplacée par la notion d'idée exprimée, symétrique de l'idée imprimée qui a pris la place de l'«archétype».

10) Cf. *Qui survivra ?*, Ed. Fayard, Paris 1978.

11) Il s'agit d'une dizaine de poèmes transcrits en lettres d'or sur des étoffes précieuses et accrochés dans la Kaâba pour les immortaliser. Les tribus arabes qui se faisaient perpétuellement la guerre observaient de temps à autre des trêves aux cours desquelles elles se rendaient à Okaz pour s'affronter à coups de poèmes comme en des Jeux olympiques. Le poème reconnu comme étant le meilleur était accroché à la Kaâba.

12) Cf. *L'Histoire : essai d'interprétation*, Ed. Gallimard, Paris 1951.